



Smeev Jerry, ce jeune poète qui étonne !

Écrit par : [Maguet Delva](#), 05/11/24

👁 574 💬 0

Facebook

Twitter

WhatsApp



Il a seulement 25 ans et il est déjà un poète confirmé. Smeev Jerry vient de publier son premier recueil de poésie en France, aux éditions Recto Verso, dirigées par Jonas Jolivet. Une belle découverte poétique !

À la tête du prix Jean Métellus, Jonas Jolivet a cette capacité à repérer les jeunes talents poétiques haïtiens prometteurs, en sélectionnant des œuvres d’une grande qualité littéraire. Haïti, malgré ses nombreux défis, continue d’exceller dans le domaine de la poésie.

Le recueil de Smeev Jerry, *Les oraisons du vide*, se distingue par des poèmes qui captivent le lecteur grâce à leurs cadences rythmées et incisives. L’auteur maîtrise avec finesse les anaphores et les parallélismes, qui confèrent à ses vers une puissance sonore et émotionnelle tonitruante. Ses poèmes, empreints de profondeur, résonnent comme des prières ou des incantations, et offrent une réflexion sur le vide, le silence, et la quête de sens dans un contexte souvent marqué par la désolation et l’injustice sociale.

Ce premier recueil s’annonce donc comme une œuvre marquante dans le paysage poétique haïtien, invitant les lecteurs à s’immerger dans une poésie à la fois intime et universelle, où chaque mot semble chargé de symbolisme et d’intensité. On y découvre des trouvailles poétiques qui nous laissent sans voix, tant elles transportent des images que nous croisons quotidiennement sans jamais réussir à les nommer. N’est-ce pas précisément le rôle des poètes de transformer des faits de la vie courante, voire des événements d’actualité, en images saisissantes, des métaphores qui résonnent avec profondeur ? À travers ce processus, le poète parvient à capturer l’indicible pour le commun des mortels, en offrant une nouvelle perspective qui peut toucher ou perturber.

Cette alchimie des mots, cet “instantané poétique”, peut plaire ou non, mais elle ne laisse jamais indifférent. Les poètes, par leur sensibilité particulière, réussissent à révéler des vérités cachées, à travers des jeux d’images et de symboles qui transforment la banalité en quelque chose de presque sacré. Ils sont capables de rendre visible l’invisible, de mettre en lumière les zones d’ombre de nos existences, et de faire vibrer des cordes sensibles que nous n’avions pas encore identifiées. Et c’est le cas de Smeev Jerry.

Ces quelques vers nous donnent un aperçu des univers que l'auteur explore.

“Vidons moindre étoile de poussière

germant l’aube

à l’interstice des zones creuses

nommons la pluie

jusqu’à simuler la noyade de l’écho

riverains des cités sombres”

Dans ces vers, le poème joue sur un équilibre subtil entre des images cosmologiques et des métaphores urbaines, et semble naviguer entre les thèmes de la lumière, de la création, et de la désolation. Quand il utilise l’expression « vider moindre étoile de poussière », il évoque à la fois un dépouillement et une purification. L’étoile, généralement associée à la lumière, à l’espoir ou à la guidance, est ici réduite à une matière poussiéreuse que l’on doit vider, comme si la lumière elle-même était effacée ou en danger de disparaître. Cela peut symboliser une perte de grandeur, un affaiblissement de l’espoir ou des rêves qui sont devenus poussière.

Peut-on germer l’aube ? Pour le poète, cette réalité est possible. L’aube, pour lui, symbolise la renaissance et un nouveau départ, ce qui donne une dimension presque organique au cycle du jour. L’aube ne surgit pas brusquement, elle pousse, elle se développe comme une plante qui naît du sol. Cette image semble promettre un renouveau progressif, mais elle est ambivalente : la naissance peut aussi être fragile, incertaine.

Pour ce qui est de l’expression « à l’interstice des zones creuses », elle participe du même jeu métaphorique, le terme « interstice » désignant un espace étroit, un intervalle, et « zones creuses » renforçant l’idée de vide, de manque. Cela suggère que la lumière (ou peut-être l’espoir évoqué par l’aube) ne surgit que dans ces espaces vides, ces failles où quelque chose semble manquer ou s’effondrer. Ce contraste entre le plein (germination, vie) et le vide (zones creuses) souligne la tension entre la création et la désolation, l’espoir et le désespoir.

“Nommons la pluie / jusqu’à simuler la noyade de l’écho”. Encore une image qui touche à l’abstraction et qu’il faut gratter pour en sortir le sens caché. La pluie, souvent associée à la tristesse ou à la purification, est ici nommée, presque invoquée, jusqu’à ce que l’écho de sa chute semble « se noyer ». L’idée de l’écho qui se noie évoque une répétition qui s’étouffe, une voix ou un cri qui s’éteint peu à peu. Il y a dans cette image une désillusion, un effacement progressif des sons et des sens, comme si la résonance même de l’existence perdait de sa force.

La dernière image des vers retenus reste sur la même touche métaphorique. En décrivant les “riverains des cités sombres”, le lecteur a devant lui la scène de riverains, vivant en bordure, sont ici placés près des « cités sombres ». Cette phrase évoque les habitants de zones marginales, peut-être laissées pour compte, des espaces de misère ou de violence. Les « cités sombres » suggèrent une forme d’abandon ou de malédiction sociale, des lieux où la lumière ne pénètre pas, des villes marquées par la pauvreté, l’insécurité ou la corruption.

Dans ce poème, Smeev Jerry explore des thèmes qui sont à la fois métaphysiques et sociaux. D’un côté, nous avons des images qui touchent à l’universel, comme l’étoile, l’aube et la pluie, des éléments naturels qui évoquent des cycles de création et de destruction. De l’autre côté, il y a des images plus concrètes et urbaines, comme les « cités sombres », qui ancrent le poème dans une réalité sociale marquée par la désolation et la marginalisation.

L’usage d’anaphores, notamment avec la répétition implicite de l’idée d’action (« Vidons », « germant », « nommons »), donne au poème un rythme incisif et soulève une tension entre action et passivité. Les parallélismes entre les images cosmiques (étoiles, aube) et les images urbaines (cités sombres, pluie) créent un contraste saisissant, soulignant une sorte de lutte entre la beauté potentielle de la création et la dure réalité de la vie dans les marges de la société.

Ce poème est un exemple frappant de la capacité de Smeev Jerry à mélanger des images à la fois grandes et petites, cosmiques et quotidiennes, pour capturer des réalités sociales complexes. Il exprime à la fois l’espoir et la désillusion, la création et l’effondrement, à travers un langage poétique qui navigue entre la majesté et la dureté de la vie urbaine.

Maguet Delva